Ami du Clergé du 16-23 juillet 1931

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Pour la fête de sainte Anne. — La femme vertueuse, 417.
Panégyrique de S. Nazaire. — Apôtre et martyr, 418.
Panégyrique de S. Laurent. — Une âme courageuse et tendre, 421.
Petits prônes. — XXXVII. *9e Dim. après la Pentecôte :* Les larmes de Jésus, 424. — XXXVIII. *10e Dimanche :* La pureté d'intention, 425.
Aux Enfants de Marie. — LXIII. Les grands-parents, 427.
La prédication des choses qui nous entourent. — 89. La mer, 428. — 90. Le tigre, 432.

POUR LA FÊTE DE SAINTE ANNE

(26 juillet)

LA FEMME VERTUEUSE

La fête de sainte Anne met sous les yeux des épouses et des mères chrétiennes un modèle auquel elles doivent se conformer si elles veulent remplir les devoirs de leur état et faire, par suite, la volonté de Dieu. Sans doute nous ne savons presque rien de particulier sur la vie de cette grande Sainte : l'Evangile nous tait même son nom. Néanmoins, la Sainte Ecriture ne nous laisse pas sans ressource pour satisfaire notre pieuse curiosité : le livre des Proverbes de Salomon dans l'Ancien Testament renferme un magnifique éloge de la femme vertueuse, dont il trace le portrait idéal ; cet éloge, l'Eglise l'a appliqué à sainte Anne en le lisant comme épître au jour de sa fête. Je ne veux pas faire autre chose que de vous en expliquer brièvement les principaux passages : vous comprendrez alors par quelles vertus sainte Anne s'est sanctifiée et ce qu'il faut faire pour l'imiter.

Les Livres de la Bible ont été composés par des hommes sous l'inspiration, c'est-à-dire sous la dictée du St-Esprit ; toutes les pensées et les paroles qui s'y trouvent ont donc Dieu pour auteur. Par suite, il n'en est aucune qui soit inutile ou fausse, sans quoi Dieu aurait manqué de sagesse ou de véracité. Examinons donc avec respect et avec soin le texte dont je vous ai parlé.

I

Ce qu'il loue d'abord dans la femme vertueuse, c'est l'ardeur au travail : « Elle s'est procurée, dit-il, de la laine et du lin et elle les a travaillés de ses propres mains ;... elle a entrepris des travaux considérables, ses doigts ont manié le fuseau, et elle n'a pas mangé son pain dans l'oisiveté ». Pour qui a-t-elle ainsi travaillé? Ecoutons encore : « Les gens de sa maison ne craindront pas le froid de la neige, car ils sont tous pourvus d'un double vêtement ; elle s'est fait à elle-même des habits de fin lin et de pourpre ; elle a même vendu des pièces d'étoffe qu'elle avait confectionnées ». Cette louange, de la part d'un habitant de l'Orient, n'a rien qui doive nous surprendre, car en ce pays où la nourriture est frugale et les soins de propreté presque nuls, la principale occupation des femmes était alors de filer et de tisser. Il ne faudrait pas croire cependant qu'elle a négligé ses autres devoirs : « Elle s'est levée avant le jour, dit ce même texte, pour préparer la nourriture de ses serviteurs et de ses servantes ».

Dans cette femme appliquée à pourvoir à la nourriture et au vêtement des gens de sa maison, qui ne reconnaîtrait la ménagère idéale ? C'est en effet en cela que consiste principalement sa tâche : travail pénible, puisqu'il s'étend à une foule de détails et demande une vigilance de tous les instants ; travail continuel, ne connaissant pas les repos périodiques des autres occupations ; travail obscur parce qu'il s'accomplit à l'intérieur de la maison et n'a pas pour résultat les hauts salaires et les brillants bénéfices que l'on acquiert ailleurs, mais travail sanctifiant à l'égal de tout autre, car ce qui compte aux yeux de Dieu, ce n'est pas la grandeur de la tâche qu'on accomplit, mais uniquement le soin qu'on met à faire ce qu'il commande : « Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel, » voilà ce qu'il nous fait demander dans le *Notre Père*. Sainte Anne, femme de S. Joachim, était bien de la race royale de David, mais cette famille était bien déchue alors et S. Joachim, d'après une tradition, gardait les troupeaux. S. Joseph fut un modeste ouvrier, pourtant la Sainte Vierge, fille de sainte Anne, partagea son sort et Jésus-Christ lui-même ne rougit pas de l'aider. La modestie de cette condition et de ces travaux n'empêcha pas S. Joachim, S. Joseph, sainte Anne et la T. S. V. d'être de grands Saints. Que cette pensée ranime le courage des mères chrétiennes qui seraient tentées de trouver pénible leur travail quotidien ! Qu'elles sachent que si les Apôtres se sont sanctifiés en évangélisant le monde, les martyrs en versant leur sang, les missionnaires en convertissant les païens, les religieux en pratiquant leur règle, les mères de famille se sanctifieront pareillement en faisant leur ménage et ce que leur état leur impose pour plaire à Dieu. C'est là ce que Dieu attend d'elles, non autre chose.

II

Une autre qualité que la Sainte Ecriture loue dans la femme courageuse, c'est l'économie et la prévoyance : « Elle a considéré un champ, dit-elle, et elle l'a acheté ; du fruit de ses mains elle a planté une vigne. » Ainsi vous la voyez rechercher comment le domaine de son mari pourra s'agrandir avantageusement, examiner avant d'engager une dépense la valeur du champ qu'on pourrait acheter, épargner sur le produit de son travail l'argent nécessaire pour planter une vigne. Prévoyante, la femme chrétienne doit l'être aussi. Non seulement elle doit veiller à ce que rien ne souffre dans la maison qu'elle dirige, mais encore elle doit assister son mari de ses conseils, l'éclairer, le réconforter,

car elle est son aide en ce qui regarde la gestion des biens tout autant que dans les travaux matériels. Or pour être à même de donner des conseils, il faut posséder une grande sagesse. En outre, la vertu d'économie doit être pour ainsi dire sa spécialité. Je ne veux pas m'attarder à vous montrer combien elle a d'influence pour provoquer l'aisance ou la gêne dans un foyer, car tout le monde sait que c'est à elle qu'il appartient de ménager ou de gaspiller la nourriture, de se livrer à des dépenses exagérées en fait de toilette, d'entretenir soigneusement ou de laisser perdre les objets du ménage. Tandis que son mari gagne l'argent nécessaire à la subsistance de la famille, c'est elle qui est chargée des dépenses, or gagner beaucoup ou dépenser peu, voilà le secret de la prospérité. La femme peut aussi beaucoup pour rendre attrayant son foyer et y retenir son mari. Par là elle l'empêchera de céder à la tentation qui l'attire au cabaret et d'y gaspiller des sommes bien utiles ailleurs.

Que l'épouse, que la mère chrétienne fasse tout ce qui est nécessaire ou convenable pour tenir le rang social qui est le sien, rien de mieux, mais qu'elle s'attache principalement à l'avenir : qu'elle pense aux mauvais jours possibles, à la vieillesse, à la situation future de ses enfants. Qu'elle se garde bien pareillement de mettre son idéal, pour elle comme pour les siens, dans la satisfaction de la vanité ou de la sensualité !

III

« Sa bouche, dit encore le livre des Proverbes, a prononcé des paroles pleines de sagesse et de clémence ; cette femme a considéré dans quels chemins marche sa maison ». Veiller sur la conduite de sa famille et de ses serviteurs est en effet une tâche à laquelle la femme chrétienne ne saurait se dérober. Le souci de bien s'en acquitter l'entraîne à examiner le but qu'on se propose à son foyer : y regarde-t-on le salut de l'âme comme le bien suprême qu'il faut rechercher par-dessus tout ? alors elle est contente et n'a plus qu'à s'efforcer de procurer la persévérance ; y vit-on terre à terre, dans le seul désir des plaisirs et des biens terrestres, au mépris des lois de Dieu ? alors elle se souvient qu'elle a dans une certaine mesure la responsabilité de l'âme de ceux qui l'entourent, et elle multiplie les prières et les avertissements pour ramener les coupables dans le chemin du devoir. Les moyens dont elle dispose varient : si son mari a déserté les pratiques religieuses, elle n'épargnera ni les conseils ni la persuasion pour l'y ramener ; elle se souviendra, en particulier, que c'est par sa douceur et son exemple qu'elle exercera l'influence la plus efficace. A l'égard des serviteurs, elle laissera toute liberté de s'acquitter des devoirs religieux, elle enverra les plus jeunes au catéchisme et au besoin leur expliquera les points obscurs de la doctrine par eux apprise. Dans la mesure où elle jugera ses avis fructueux, elle fera, au besoin, de sages remontrances. Enfin de personne elle ne tolérera le scandale dans sa maison.

Elle sait surtout que la bonne ou mauvaise éducation des enfants dépend d'elle en grande partie ; c'est pourquoi elle met tous ses soins à leur donner de bonne heure des habitudes vertueuses. La sagesse doit inspirer ses ordres et ses directives, c'est-à-dire qu'elle doit toujours se régler d'après la raison et non le caprice. Là encore « elle veille », car il faut surprendre les premières manifestations des défauts naissants pour mieux les combattre ; elle monte bonne garde pour empêcher ses enfants de fréquenter les mauvaises compagnies ou de se livrer à des lectures dangereuses pour leur vertu. Quand il lui faut réprimander, elle a recours sans doute aux châtiments, mais la clémence a ses préférences parce qu'elle obtient des résultats plus certains.

« Paroles pleines de sagesse », tels sont ses propos. Elle évite donc soigneusement le travers que S. Paul flétrissait chez certaines jeunes veuves : aller de porte en porte pour se livrer au bavardage, cherchant de quoi satisfaire sa curiosité, disant ce qui ne convient pas (I Tim., v, 13). La médisance, et à plus forte raison la calomnie lui sont en horreur. Quand on dit du mal de quelqu'un devant elle, loin d'y joindre son couplet, elle s'applique à interpréter en bien ce qui semble digne de blâme ou tout au moins à trouver une excuse.

* *

Tel est, m. f., en peu de mots, l'idéal auquel la femme chrétienne tâche de se conformer. Sa récompense, elle l'obtiendra souvent dès cette vie, car elle la trouvera dans son mari qui, nous est-il dit, « mettra en elle toute sa confiance et qui, à cause d'elle, jouira de l'estime de ses concitoyens. » Elle la trouvera aussi dans ses enfants qui lui témoigneront leur reconnaissance en la bénissant. Elle la trouvera enfin en Dieu, car ce qu'il juge digne de louange, ce n'est pas une grâce trompeuse ou une vaine beauté, — *fallax gratia et vana pulchritudo*, — mais les âmes qui le craignent et le servent. Au dernier jour, au jour du jugement, elle sera comblée de joie. Qu'il en soit ainsi pour vous, mes sœurs ; et pour vous, mes frères, je vous souhaite la compagne qui, d'après la Sainte Ecriture, est « donnée en partage à ceux qui craignent le Seigneur » (Eccli., XXVI, 3).

PANÉGYRIQUE DE SAINT NAZAIRE

(28 Juillet)

APÔTRE ET MARTYR

Mes frères,

Saint Nazaire ! Pour beaucoup d'étrangers et de profanes, ce nom n'évoque plus que l'idée d'un port actif et d'une cité chaque jour grandissante, l'image de cette ville de l'Ouest avec sa forêt d'arbres métalliques autour de son bassin et ses grandes artères ouvertes en plein ciel et en pleine mer sur le miroitement féerique ou le mugissement déchaîné de l'Océan. La colonie primitive de marins et de mariniers qui s'abrita, à l'embouchure de la Loire, sous l'illustre patronage du grand martyr S. Na-

zaire, a pris un tel développement et conquis une telle renommée, qu'elle semble avoir absorbé, dans sa célébrité, celle de son glorieux patron. Pour les oreilles de nos contemporains, Saint Nazaire nomme beaucoup plus une ville qu'un martyr.

Pourtant cette ville ne veut pas oublier que c'est à la protection de ce martyr qu'elle doit sa célébrité et chaque année elle tient à fêter sa mémoire, comme tous les pays placés sous son patronage.

En songeant à l'éloge que je suis appelé à faire de lui en cette solennité, me revient à la mémoire cette maxime d'un saint prêtre du début du siècle dernier [1] : « Pour être un saint prêtre, il faut trois choses : que les pieds ne tiennent pas à la terre ; que l'argent ne tienne pas dans les mains ; que la tête ne tienne pas sur le cou. » C'est le raccourci fidèle de l'histoire de S. Nazaire et le cadre harmonieux de son panégyrique.

I

« Pour être un saint prêtre, il faut que les pieds ne tiennent pas à la terre », disait le bon Monsieur Mollevaut.

Car le prêtre est apôtre. C'est un envoyé chargé de porter le message de son Maître : « Voici que je vous envoie. *Ecce ego mitto vos.* » Il faut qu'il aille, qu'il marche, qu'il soit toujours en route, *euntes,* aux ordres de ses chefs.

S. Nazaire fut cet infatigable commis-voyageur de l'Evangile. Elle serait belle comme celle des voyages de l'apôtre S. Paul, la carte qu'on dresserait de ses courses apostoliques. La mort seule l'arrêtera.

Il débute sans doute aux portes de Rome, sa patrie. Il monte lentement vers le Nord, prêchant Jésus-Christ sur son passage. Il y met dix années.

Après quoi, on le retrouve à Milan. Ses succès sont tels qu'ils inquiètent le préfet de la ville. Celui-ci le cite à son tribunal, le fait rouer de coups, l'expulse de la ville.

Providentiels bannissements ! Quand souffle le vent des persécutions, il emporte au loin la semence de la parole divine. Les apôtres se souviennent de la consigne du Maître : « *Cum autem persequentur vos in civitate ista, fugite in aliam.* » (Math., x, 23).

S. Nazaire passe dans les Alpes et s'avance dans les Gaules. Il longe la Côte d'azur, comme il avait traversé l'Italie. Il s'attarde plus longuement à Cimiès, près de Nice, qui offre un champ plus vaste à sa prédication.

C'est là que Dieu lui envoie celui qui deviendra le compagnon de son apostolat et de son martyre, et l'Eglise ne séparera pas non plus dans la suite leurs deux noms glorieux : S. Nazaire et S. Celse.

Mais le préfet de Cimiès s'émeut, comme s'était ému celui de Milan. Cette fois, c'est la mort qui attend le missionnaire. Par bonheur, la femme du préfet, prise de pitié, intervient en sa faveur, comme avait fait la femme de Pilate pendant la Passion en faveur de Jésus, et, plus heureuse, elle le sauve.

[1] M. Mollevant, cité dans *L'âme et l'œuvre du bon Père Pierre Bienvenu Noailles,* par M. Devès, chez Vitte, 1925.

Alors les deux apôtres Nazaire et Celse entreprennent une randonnée d'évangélisation magnifique, dont Embrun, Genève et Trèves marqueront successivement les principales étapes. C'est toute la frontière est des Gaules, du Sud au Nord, qu'ils gagnent à la religion du Christ. Quand ils redescendent sur l'Italie, chassés encore une fois par la persécution, ce sera pour cueillir à Milan la palme du martyre que miraculeusement Dieu retardait jusqu'alors, parce qu'il voulait se servir de leur parole pour la conversion des Gaules.

Encore une fois, ces expéditions évangéliques de S. Nazaire, sans ressources assurées, à travers une nature et des peuples hostiles, ne rappellent-elles pas les voyages de l'intrépide S. Paul ? On a envie de transcrire pour la lui appliquer la page glorieuse dans laquelle l'Apôtre détaille les vicissitudes de ses années de mission pour le Christ (II Cor., XI, 23-30). Nous admirons, dans notre siècle, les marches aventureuses de nos explorateurs coloniaux, les raids audacieux de nos aéronautes et de nos aviateurs au service de la science et du progrès, les ouvriers de la grande expansion missionnaire à travers tous les continents pour les âmes et pour la France : un Marchand, des Costes et Le Brix, un Mgr Augouard. Comment ne pas nous écrier ici, avec les prophètes et S. Paul (Isaïe, LII, 7 ; Rom., x, 15) : « Qu'ils sont beaux les pieds des évangélisateurs ! » ces pieds qui ne tiennent pas à la terre !

II

Ce qui ajoute à la grandeur de ces âmes, c'est leur désintéressement. Aucun rêve de gloire ni de fortune personnelles ne les entraîne à travers le monde. L'argent ne tient pas plus dans leurs mains que leurs pieds ne tiennent à la terre.

Le missionnaire de l'Evangile en a reçu la consigne de son Maître. Quand Notre-Seigneur envoie ses apôtres en Galilée (Math., x), quand il étend la mission des soixante-douze disciples aux Samaritains et aux païens (Luc, x), il exige d'eux ce détachement qui les fera plus libres et plus dignes de foi : « Vous n'aurez ni or, ni argent, ni monnaie dans la ceinture ; vous ne porterez ni pain, ni besace de provisions pour la route ; vous ne prendrez ni tunique de rechange, ni souliers, mais de simples sandales ; la Providence sera votre pourvoyeuse. » (Math., x, 9 et suiv.).

S. Nazaire appartenait par sa naissance à la haute société romaine. Son père, africain, avait un grade dans les armées de l'empire. Naturellement, ce père avait quelque ambition pour son enfant, d'autant que, païen de religion, il ne comprenait rien au détachement évangélique.

Quand son fils, élevé par une sainte, lui fit connaître sa vocation, ce furent de la part du père, tour à tour des promesses, des menaces, de mauvais traitements pour le rattacher aux rêves de fortune qu'il formait pour lui. Nazaire demeura inébranlable. Il obtint même le consentement de son père.

Bien plus, pour favoriser ses projets d'apostolat, son père lui versa au départ de fortes sommes.

S. Nazaire les accepta, mais pour les distribuer aux pauvres dès sa sortie de Rome. Il voulait vivre à la lettre le programme apostolique donné par le Maître.

Il le vécut. Pendant ses prédications dans la haute Italie, dans la Gaule méridionale et dans la Gaule du Nord, il ne compta jamais que sur les assurances faites par le Christ à la pauvreté volontaire. Sa richesse, ce sera toujours la Providence.

Dans le peuple, on a répandu la rumeur infâme que la religion est un commerce. Puisque le Christ avait jugé la pauvreté nécessaire à l'honneur de l'Eglise, n'était-ce pas le meilleur moyen que cette calomnie pour la déconsidérer dans l'opinion publique ? Pour la perdre, on la ferait passer pour une entreprise d'argent.

Mais toute l'histoire de la conquête du monde par le christianisme accuse nos ennemis de mensonge. Depuis ses origines, depuis son chef, Notre-Seigneur, qui n'avait plus de chez lui pendant sa vie publique, jusqu'aux dernières créations de bienfaisance ou d'apostolat nécessaires aux besoins des temps nouveaux, l'Eglise n'a jamais eu entre les mains que l'or de sa charité. Et si elle a conquis le monde, c'est parce qu'elle a vu se réaliser pour elle la première des béatitudes : « Bienheureux les pauvres, car le royaume des cieux leur appartient. »

Sans doute, elle a tendu la main pour mettre sur pied les œuvres qui ont renouvelé la face du monde. Mais les banquiers n'ont pas accoutumé de mendier. Aujourd'hui, comme au temps de S. Nazaire, c'est avec sa pauvreté que l'Eglise poursuit son œuvre de rénovation du monde.

Avec sa pauvreté, il faut ajouter : avec ses souffrances et avec son sang. Ce fut la pluie bienfaisante qui fit lever et mûrir la moisson : *Sanguis martyrum, semen christianorum.*

III

Si l'argent n'avait pas tenu dans les mains de S. Nazaire, qui sortait de Rome pour évangéliser l'Italie et la Gaule, si ses pieds n'avaient pas tenu à la terre puisqu'ils avaient parcouru l'Italie de Rome à Milan et les Gaules de Nice à Trèves, sa tête non plus ne lui tenait pas sur le cou. Il l'avait risquée à Milan, à Cimiès et à Trèves. Il serait décapité à Milan.

L'histoire de son martyre a tout le merveilleux d'une légende dorée. Leur martyre commença à Trèves pour se consommer à Milan.

Dans la prison de Trèves où les a jetés le préfet romain, les soldats jugent politique, pour plaire à leur maître, de les torturer avant qu'aucune sentence ait été prononcée contre eux. Ils les frappent brutalement, les jettent à terre, les piétinent sur place avant de les amener au tribunal. Mais Dieu les guérit de leurs blessures et les transfigure sous les yeux du préfet.

Quand on n'est pas religieux, on est superstitieux. Le préfet attribue le prodige à la magie de ces sorciers. Il leur ordonne de sacrifier aux idoles.

Nazaire et Celse pénètrent dans le temple. Ils se prosternent afin de demander à Dieu la force de souffrir pour sa cause. Nouveau miracle : les idoles tombent de leur piédestal et se brisent à terre.

Fureur du préfet et de son jury. On décide immédiatement de les noyer au confluent de la Sarre et de la Moselle. Si la noyade ne réussit pas mieux, ils seront brûlés vifs et leurs cendres dispersées au vent pour écarter tout nouveau sortilège.

Le bateau qui les a précipités au fond du fleuve va regagner la rive. Mais une tempête soudain déchaînée menace de l'engloutir avec tout l'équipage. Les hommes affolés tendent des bras suppliants vers Nazaire et Celse encore une fois miraculeusement sauvés, qui marchent sur les eaux ; ils les reprennent à bord, ils accostent sans danger sous leur protection.

On ne songe plus qu'à une chose : à éloigner ces hommes dont la foule redoute les sortilèges. On les conjure de quitter la ville. Ils s'éloignent.

Ils refont en sens inverse les chemins qu'ils ont parcourus. Ils ont l'occasion de revoir les chrétientés qu'ils ont fondées. Ils rentrent enfin à Milan.

Mais Milan est en pleine persécution. Le proconsul a reçu des ordres rigoureux contre les chrétiens. Les deux apôtres nouvellement arrivés sont arrêtés avec les autres.

La palme du martyre va-t-elle encore une fois leur échapper miraculeusement ? Non ! dans les desseins de Dieu, leur mission est achevée. Il ne leur reste plus qu'à féconder de leur sang le bon grain de l'Evangile dont ils ont ensemencé l'Italie et les Gaules.

Avant d'avoir la tête tranchée, les deux héros, le maître et son disciple, Nazaire et Celse, se jettent dans les bras l'un de l'autre. C'est le dernier témoignage terrestre de leur longue amitié, mais surtout le témoignage de leur commune volonté de souffrir jusqu'à la mort pour la cause qu'ils ont si vaillamment servie. Ils sont décapités sur la place publique, près de la porte de Rome.

Ils ont mis le dernier trait au portrait du saint prêtre : la tête n'a pas tenu sur leur cou.

* *

Idéal de l'apôtre, idéal de détachement des biens de la terre pour être exclusivement à Dieu et aux âmes, idéal de générosité pour féconder de son sang la semence évangélique : voilà l'histoire de S. Nazaire.

Si loin de nous que soit cette vie, quelques nouvelles gloires dont l'Eglise puisse être légitimement fière, gardons la mémoire de nos pionniers de l'Evangile, de ces successeurs immédiats des Apôtres, à qui nous devons en grande partie ce que nous sommes. Et en un jour comme celui-ci, prions S. Nazaire d'enraciner profondément dans cette paroisse dont il a le patronage céleste, la foi du Christ à laquelle il a sacrifié sa vie, sa force et son sang. Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE DE SAINT LAURENT

(10 août)

UNE AME COURAGEUSE ET TENDRE

Mes frères,

Le bienheureux martyr S. Laurent, à qui votre église est dédiée, est resté un des martyrs les plus populaires des débuts de l'Eglise. Il fut en son temps un de ces héros de la vie chrétienne qui sans doute s'imposent à l'admiration des fidèles par la sublimité de leurs vertus, mais aussi conquièrent leur sympathie par le charme attirant de leur figure. Je comparerais volontiers sa gloire à celle que s'est acquise en notre siècle la charmante petite Thérèse de l'Enfant-Jésus.

Je n'en veux pour preuve que l'immense et universelle diffusion de son culte. Rien que dans la ville de Rome, dont les églises, si nombreuses fussent-elles, ne suffisaient pas à perpétuer le nom de tous ses martyrs, je compte vingt-quatre sanctuaires dédiés à la mémoire de S. Laurent, et, parmi ces vingt-quatre, une des cinq grandes basiliques qui sont l'orgueil de Rome. De Rome, sa renommée s'étend par le monde, et elle composerait une liste interminable, la seule énumération des fleuves et des montagnes, des provinces et des villes, des monastères et des chapelles qui portent son nom. Vraiment, suivant le mot de Maxime de Turin, nous exaltons S. Laurent comme s'il était presque l'égal des Apôtres.

D'où vient que pareille splendeur détache ainsi dans une lumière plus vive le jeune diacre S. Laurent sur l'armée innombrable des martyrs, *martyrum exercitus,* à une époque où le témoignage du sang était à l'ordre du jour, et où l'opposition au Christ et à son Eglise faisait autant de héros qu'elle fait aujourd'hui de vaincus du respect humain ?

C'est, je crois, que son âme vaillante unit en elle à la force indomptable du martyr, l'attrait irrésistible de la bonté : *Fortiter, suaviterque disponens omnia.*

Voyons-là à l'œuvre, cette âme courageuse et tendre, dans les trois principaux épisodes que nous a conservés l'histoire à son sujet : sa rencontre avec le pape S. Sixte sur le chemin du martyre ; — sa comparution à la barre du Préfet de Rome avec toutes les misères que soulage l'Eglise ; — son martyre à petit feu sur le lit de fer rougi où l'a fait étendre son persécuteur. Nous y recevrons le triple enseignement dont notre temps a besoin : leçon de dévouement à cette Eglise dont nous sommes les enfants, de contribution charitable à ses œuvres, de vie sainte pour sa gloire.

I

La fête de S. Laurent, fixée au dix août dans le calendrier de l'Eglise, commence véritablement en la commémoraison du pape S. Sixte II dont il fut le diacre. La rencontre du Pape et de son diacre sur le chemin du martyre compose l'épisode le plus touchant de cette vie héroïque. Il faut relire cette page attendrissante jusqu'aux larmes.

L'empereur Valérien venait de rouvrir l'ère des persécutions sanglantes. Pour en finir avec cette Eglise du Christ que ses prédécesseurs avaient voulu noyer dans le sang, mais dont ils n'avaient pu venir à bout, il avait mis sur pied un programme de persécution souvent renouvelé depuis. On ne s'attaquerait pas aux simples chrétiens, mais on anéantirait l'Eglise en la désorganisant par la mort de ses chefs et en la réduisant à la famine par la confiscation de ses biens.

Le préfet de Rome, chargé d'exécuter les édits de l'empereur, venait de saisir dans les catacombes de la Voie Appienne le pape régnant Sixte II, au moment où il présidait une assemblée des fidèles. Déféré au tribunal et condamné à mort, le Pontife et six de ses diacres condamnés avec lui revenaient sous escorte aux Catacombes où, pour l'exemple, devait avoir lieu l'exécution. C'est alors que le septième et le plus cher de ses diacres, Laurent, absent au moment de l'arrestation, se trouva sur le passage de son chef qu'on menait au martyre.

A cette vue, le jeune diacre, qu'une affectueuse tendresse et un dévouement à toute épreuve unissaient à son Pontife, ne put contenir sa tristesse de n'être pas englobé avec lui dans la même condamnation. « Où allez-vous, lui cria-t-il, Père, sans votre fils ? Où courez-vous, saint Pontife, sans votre diacre ? » Et des pleurs de tristesse et de désespoir devant cette belle occasion manquée de mourir pour le Christ aux côtés de son Pontife, jaillissaient de ses yeux. La piété de nos pères avait consacré le souvenir de ces larmes, en donnant le nom « de larmes de Saint Laurent » à la pluie d'étoiles filantes qui tombe périodiquement dans le ciel du dix août.

Il y avait dans cette rencontre un peu de l'effrayante douleur de la Vierge quand son regard croisa celui de son Fils sur le chemin du Golgotha. Sixte et Laurent n'avaient-ils pas travaillé et combattu de concert jusqu'alors pour une même cause, la cause de l'Eglise ? Pourquoi donc Dieu permettait-il qu'ils fussent séparés au moment de ce qu'ils estimaient l'un et l'autre comme le couronnement de leur carrière ?

Sixte allait en fournir l'explication à son diacre. Favorisé soudain de lumières prophétiques, il répondit à la tristesse de son enfant : « Je ne t'abandonne pas, mon fils ; de plus durs combats pour la foi du Christ t'attendent. Tu me suivras après trois jours : le lévite rejoindra le prêtre. En attendant, distribue aux pauvres les trésors de l'Eglise. »

Vraiment, il y a quelque chose d'attendrissant dans l'affectueuse union de ces deux cœurs d'homme qui ne battaient que d'un même amour, l'amour de l'Eglise du Christ. Quelque chose d'attendrissant, oui ; mais aussi un haut enseignement, valable pour tous les temps et surtout à notre époque, de dévouement aux chefs de l'Eglise et de discipline à leurs ordres.

On chantait autrefois dans les missions le cantique très populaire :

> Sainte Religion, ô bonne et tendre Mère,
> Tu seras nos amours !
> Sainte Religion, sous ta noble bannière,
> Nous marcherons toujours !

On chante encore aujourd'hui ce couplet d'un autre cantique que nos fidèles connaissent par cœur :

> Je suis chrétien, ô Sainte Eglise,
> Je suis devenu votre enfant ;
> Plein d'amour, d'une foi soumise,
> Je suivrai votre enseignement.

Il faut que ces paroles traduisent bien encore les sentiments des cœurs catholiques.

Il n'y a que quelques années, sous la menace d'une nouvelle persécution à main armée contre des religieux revenus de l'exil pour défendre la France et contre de faibles religieuses coupables d'avoir soigné comme des mamans nos pauvres soldats blessés, nos évêques, dans un sursaut de colère indignée, sonnèrent, d'un bout à l'autre de la France, la mobilisation de toutes les forces catholiques qui se sont affirmées dans de grandioses manifestations. Tous les catholiques ont-ils répondu alors à cet appel, n'a-t-on pas craint de se compromettre en donnant son nom, s'est-on senti prêt à payer de sa personne ?

Et sans évoquer le souvenir de ces menaces que la fière et énergique attitude des catholiques semble avoir écartées, à une heure où les prêtres ont de plus en plus besoin de l'aide des laïques, à cause de la diminution des vocations sacerdotales et de la multiplicité des œuvres et aussi pour atteindre certains milieux qui échappent à l'action du prêtre, — la haine et le mensonge ont dressé une telle barrière entre certaines catégories de Français et la soutane ! — à cette heure, vos prêtres trouvent-ils toujours en vous ce dévouement qui pourrait les seconder pour la gloire de l'Eglise dont vous vous dites les fils ?

Autour du Pape, des évêques, de vos prêtres, il faudrait plus que jamais des dévouements comme celui du diacre Laurent au Pontife S. Sixte ; il faudrait que chacun se sentît responsable du salut commun ; il faudrait qu'on sentît battre dans sa poitrine, pour l'Eglise, un cœur de fils qui bondit au moindre outrage fait à sa mère !

II

Sur la voie Appienne, Sixte II avait donné rendez-vous dans trois jours à son diacre, pour recevoir comme lui la couronne du martyre.

En effet, le jour même de l'exécution du Pontife, Cornelius Secularis, préfet de Rome, mandait le diacre Laurent : « Tu es le chargé d'affaires des biens de l'Eglise, lui dit-il. Ces richesses, dit-on, sont immenses. Vous avez des coupes d'or et des vases d'argent pour vos sacrifices. Des parents abandonnent leurs fortunes entre vos mains pour vos œuvres, au détriment de leurs héritiers. L'empire est en dette et a besoin de ressources. Je t'ordonne de me remettre ces biens de l'Eglise, prélevés sur la crédulité du peuple. »

— « Je le reconnais, avait répondu le diacre, personne, pas même l'empereur Auguste, n'est riche comme l'Eglise. Laisse-moi seulement le temps de dresser l'inventaire de ces trésors et je serai à tes ordres. »

Le préfet croit bien la partie gagnée. Il accorde à Laurent un délai de trois jours. Et il se retire.

Pendant ce temps, le saint diacre fait parcourir la ville. Il donne rendez-vous à tous les nécessiteux : infirmes, aveugles, indigents que l'Eglise soulage de ses aumônes, et nous savons par l'histoire que les aumônes de l'Eglise faisaient vivre alors plus de 1.500 pauvres et veuves. Et au jour convenu, il se rend aux ordres du préfet et lui détaille avec orgueil ce trésor qu'il vient de ramasser.

« La vraie richesse, c'est la lumière et le genre humain. Ils sont les fils de la lumière, ceux-ci que la débilité de leurs membres garde de l'orgueil et des passions ; bientôt, dépouillant leurs ulcères au palais de l'éternelle vie, ils brilleront d'admirables splendeurs sous leurs robes de pourpre et leurs couronnes d'or. Voilà donc l'or que je t'avais promis, que le feu n'atteint pas, que le voleur ne saurait ravir. Maintenant, de peur que tu ne croies que le Christ est pauvre, je veux ajouter les perles de choix, les pierres aux mille feux, ornement du temple. Vois ces vierges sacrées. C'est le collier sans prix de l'Eglise, l'ornement de son noble front, sa parure d'épousée, les joyaux qui ravissent le Christ. Voilà nos richesses ; reçois-les : elles embelliront la ville de Romulus, augmenteront les trésors du prince ; toi-même en seras plus riche. »

Vous devinez le courroux humilié du préfet de Rome, habilement joué par la fierté ironique de l'intrépide diacre. Dans ses rêves, il s'était vu le propriétaire de toutes les richesses de l'Eglise, grâce à son trésorier qu'il avait cru corrompre. Et au lieu de richesses, ce trésorier venait lui confier le soulagement de toutes ces misères que les confiscations des biens de l'Eglise et la mort des chefs de cette Eglise allait replonger dans toutes leurs détresses physiques et morales.

Et pourtant, le voilà bien, le vrai capital de l'Eglise, celui d'autrefois et celui d'aujourd'hui. Aujourd'hui comme autrefois, ce qu'elle reçoit de la charité de ses fidèles, le billet du riche ou la petite pièce du pauvre, elle ne le garde pas pour elle, mais elle le place à la banque du ciel : *Thezaurizate vobis thesauros in cœlo* (Math., VI, 20), en venant au secours de tous les pauvres, de tous les humbles, de tous les petits. Les biens de l'Eglise ! mais ils servent à procurer à vos petits enfants le bienfait de cette éducation chrétienne dont on veut la ruine. Les biens de l'Eglise ! mais ils servent à toutes les œuvres catholiques qui luttent dans la misère pour sauvegarder cette jeunesse des périls de son âge. Les biens de l'Eglise ! mais ils servent à porter la civilisation et la foi à tant de peuples qui vivent encore dans l'esclavage et l'ignorance du Christ. Des

richesses liquides, l'Eglise n'en a pas : ses richesses, ce sont ses œuvres de bienfaisance.

Et pourtant, aujourd'hui comme autrefois, — car la persécution n'est pas inventive et elle traîne toujours dans les mêmes ornières, — aujourd'hui comme autrefois, des sectaires et des jouisseurs, pour ruiner l'œuvre de l'Eglise sur la terre et s'enrichir à peu de frais de l'argent des autres, font périodiquement main basse sur les biens de l'Eglise. Pour qui traverse l'une ou l'autre de nos grandes villes dont il connaît l'histoire, est-elle assez manifeste, cette tare des régimes persécuteurs, dans le fait de tant d'églises, d'évêchés, de couvents désaffectés ou convertis en musées ?... Et jusque dans nos petites bourgades, on voit le bureau de poste ou un autre service public installé dans le presbytère. Pour masquer ses véritables intentions, on fait miroiter aux yeux du peuple le fabuleux milliard des Congrégations et l'on jette sur l'Eglise l'infamante calomnie de christianisme de banquiers.

L'Eglise pourra toujours victorieusement répondre, avec S. Laurent, en étalant ses œuvres de bienfaisance. Mais il faut que ses fidèles ne se laissent pas entamer par ces rumeurs infâmes, qu'ils gardent intacte l'idée qu'ils ont du désintéressement, de la bienfaisance, de la charité de l'Eglise leur mère, qu'ils lui gardent leur généreux concours pour continuer son œuvre. Après vous avoir enseigné à payer de votre personne pour l'Eglise, S. Laurent vous invite à la soutenir de vos ressources.

III

Dans la fureur de sa cupidité déçue, le préfet de Rome avait envoyé le diacre Laurent à la flagellation, au chevalet, à la torture. Mais ce n'était là que préface de son martyre. Il devait l'achever, comme vous le rappelle le gril sur lequel il appuie la main, sur un lit de fer rouge, avec, aux lèvres, le sourire héroïque des Apôtres allant au supplice.

On apporta donc un lit de fer à trois barreaux ; dessous, on plaça des charbons ardents ; et les bourreaux se mirent à leur sinistre besogne. Laurent, dépouillé de ses vêtements, se laissa étendre sur ce gril comme autrefois Jésus sur la croix. Les soldats commandés l'y maintenaient avec des fourches de fer. Mais il suffisait bien à l'y retenir, ce désir de mourir pour le Christ qui lui avait tiré des larmes sur la voie Appienne à la rencontre de S. Sixte, et il disait : « Je m'offre à Dieu en sacrifice de suave odeur. »

Et tandis que les bourreaux activaient le feu, la voix de Laurent, reconnaissante et douce, ironique et menaçante, assurée et fière, faisait entendre le chant de son action de grâces, les menaces de Dieu contre les persécuteurs, les triomphes prochains de l'Eglise.

Il disait au Christ, son Maître : « Sur les charbons je vous rends grâces, ô Christ ! Oui, je vous rends grâces, Seigneur Jésus-Christ, qui avez daigné me fortifier ; je vous rends grâces de ce que j'ai mérité d'entrer dans votre demeure. »

Il disait au persécuteur, dont il triomphait et se jouait encore dans la mort même : « Apprends, malheureux, quelle est la puissance de mon Dieu ; car tes charbons me sont un rafraîchissement, mais ils seront pour toi l'éternel supplice... Voilà un côté cuit à point, retourne-moi sur l'autre et mange ! »

Il disait avec l'accent prophétique aux témoins de son martyre : « Je vois venir un prince, un empereur serviteur de Dieu ! Il ne souffrira plus que Rome soit esclave ; il fermera les temples et les scellera d'éternels verrous. »

Nous avons peine à nous imaginer ces âges lointains des martyrs. Maintenant que nous ne connaissons plus guère que la persécution sournoise et oblique, ces supplices de nos aînés qui ont arrosé notre terre de leur sang afin que germât la foi ensemencée par le Christ, ces supplices n'émeuvent plus guère notre imagination ni notre sensibilité. Pour se faire à ces réalités d'un autre âge, il faut avoir vécu dans cette ville de Rome, la ville des martyrs, après avoir parcouru les couloirs étroits des Catacombes, avoir rencontré dans toutes les rues le souvenir de ces héros immortalisés par un sanctuaire à leur nom, avoir vu un jour de fête, sur les fresques de l'église de Saint-Etienne-le-Rond, dans l'atmosphère animée que crée la foule, la variété infinie de supplices imaginée par la cruauté des persécuteurs.

Et peut-être aussi nous demandons-nous quelle peut être à notre époque de paix ou du moins de persécution déguisée, la leçon pratique de ces héroïsmes.

L'Eglise nous l'indique dans la prière qu'elle adresse aujourd'hui au diacre Laurent à la sainte messe et dans toute sa liturgie : « Dieu tout-puissant, répète-t-elle, nous vous en prions, donnez-nous d'éteindre les flammes de nos passions, vous qui avez accordé au bienheureux Laurent de triompher du feu qui tortura son corps. »

Comme l'a dit un grand évêque : « Nous ne vivons pas à une époque de martyrs, mais à une époque où chacun doit avoir la volonté d'un martyr. » (Cardinal Manning).

Car elles flambent et elles brûlent à toutes les époques et dans tous les cœurs, les flammes du mal et de la concupiscence, allumées par le péché de nos premiers parents. Nos vices, nos passions, nos convoitises, ne les sentons-nous pas à certaines heures de tentation, à ce point ardents que nous les appelons « le feu des passions » ? Même dans les âmes les plus pures, il couve et à la moindre fissure il jettera ses flammes qui dévorent.

Pour éteindre ce volcan qui gronde au fond des âmes, pour résister aux entraînements de notre nature corrompue, pour ne pas apostasier pratiquement par le péché le Dieu de notre baptême, il faut à chacun la volonté d'un martyr. Le martyre dans lequel nous sommes engagés, ce n'est pas le martyr sanglant et glorieux d'un S. Laurent sur son gril, mais le martyre obscur et intime de l'âme torturée par le démon et ses passions. Rien n'est changé, et on ne fera pas mentir l'Esprit-Saint : « Ceux qui veulent vivre religieusement avec le Christ endureront persécution. » (II Tim., III, 12).

* *

Au soir de ces solennités pendant lesquelles, par vos prières et par les instructions, l'âme du grand martyr S. Laurent s'est un peu mêlée à la vôtre, gardez dans vos cœurs le triple souvenir de la fierté, du dévouement, de l'esprit de sacrifice que vous a prêché le bienheureux Patron de votre église paroissiale.

Soyez fiers de votre foi, au milieu de tant de trembleurs du respect humain ! Soyez fiers d'une Eglise pour laquelle ont donné leur sang des milliers de héros et des hommes de la taille d'un S. Laurent ! Soyez fiers du Christ pour qu'il soit fier de vous au jour du jugement devant Dieu son Père !

Et que cette fierté soit active ; c'est-à-dire ne ménagez pas votre dévouement à la cause du Christ et de son Eglise. Que ses chefs, vos évêques et vos prêtres, trouvent auprès de vous l'attachement de S. Laurent à S. Sixte, et sa générosité au service de ses œuvres. Si vous vous sentez vraiment de l'Eglise, si sa cause est la vôtre, si vous êtes ses enfants, comment hésiteriez-vous à payer de vos biens et de votre personne ?

Et surtout que l'esprit de sacrifice du grand martyr s'empare de vos âmes, pour accepter dans toute son intégrité l'observation de la loi chrétienne. Nous devons être le sel de la terre et la lumière du monde. Notre vie plus pure, plus charitable, plus religieuse, doit être la démonstration vivante qui continue, dans notre société corrompue, le témoignage des martyrs, je veux dire, la preuve qu'elle est sainte et divine, cette religion du Christ et cette Eglise catholique, pour susciter de pareilles vertus ! Ainsi soit-il.

PETITS PRONES

XXXVII

9e Dimanche après la Pentecôte

LES LARMES DE JÉSUS

Quand nos regards se fixent sur une image représentant le Sauveur, qu'est-ce donc qui nous frappe davantage ? Est-ce la pensée que cet homme était, comme il l'est encore, la sagesse, la science, la puissance, la sainteté même ? Est-ce ce par quoi cet homme se sépare de nous, misérables mortels, et constitue un être spécial, unique, à jamais affranchi de tout ce monceau de chaînes si dures que nous nommons les misères humaines ?

Je ne le crois pas, m. f., et il me semble que ce qui nous attire à lui, ce qui nous fait surtout l'aimer, c'est qu'il fut vraiment homme, enfant, pauvre, faible, souffrant, obligé de travailler, victime des calomnies et de l'ingratitude de ses semblables, et enfin sujet à la mort, de sorte qu'il pouvait bien dire de lui ce mot du poète latin païen : « Je suis homme, et je sens que rien de ce qui est humain ne m'est étranger. »

I

Parmi les marques les plus touchantes de la condescendance de Jésus et les preuves les plus sensibles de sa bonté, bonté qu'il est bien à propos de méditer aujourd'hui, se trouvent les larmes qu'il versa.

Oui, m. f., Jésus a pleuré, l'Evangile nous le dit aujourd'hui. Bien qu'il n'en soit fait mention qu'en deux endroits, tout porte à croire que ce ne fut point là un phénomène rare dans la vie de Jésus. Au lieu d'un Christ au visage épanoui et resplendissant de gaieté, je crois qu'il est plus exact de se le représenter avec un voile de tristesse grave, contenue si vous le voulez, mais qui, plus d'une fois, devait se trahir au dehors par des sanglots. Jésus avait dû apprendre à pleurer sur les genoux de sa mère, mêlant ses vagissements et ses cris enfantins aux larmes de la Vierge Marie. De ces larmes l'Evangile ne parle pas, mais comment ne pas les soupçonner quand nous savons toutes les angoisses poignantes qui dévoraient le cœur de Marie, quand elle connaissait les desseins perfides d'Hérode et le danger que courait la vie de son Fils bien-aimé, quand elle s'en allait en la terre lointaine de l'Egypte, quand Siméon lui annonçait un martyre extraordinaire, quand elle savait enfin le sort réservé au Rédempteur du monde ?

Jésus savait donc pleurer, et plus d'une fois, dans sa vie cachée, mais surtout dans sa vie publique, ses yeux se mouillèrent et ses joues divines furent sillonnées par les larmes. A certains soirs de ses courses apostoliques, dans ces nuits qu'il passait en prière, à quoi pensait-il, sinon à la perversité de ces pharisiens qui le harcelaient, cherchaient sans cesse à le surprendre et, au lieu de tomber à genoux, ne voyaient en lui qu'un imposteur dont ils détournaient les foules ? A quoi pensait-il encore, sinon au peu d'ardeur et de reconnaissance de ses disciples, de ses préférés, de ceux qu'il comblait de ses bienfaits, sinon enfin aux difficultés de sa mission, à son amour méconnu et à l'inutilité de son sacrifice et de son sang pour une multitude innombrable d'humains ? Et puisqu'il avait tant de sujets de tristesse, comment croire que cette tristesse de l'âme n'eût pas un retentissement physique et ne se traduisît pas par des larmes abondantes ?

II

Toutefois l'Evangile n'en dit rien. Il nous rapporte deux faits particuliers seulement qui témoignent de l'excessive tendresse de cœur du bon Jésus.

La première fois, ce fut au tombeau de Lazare. Jésus aimait beaucoup ce frère de Marthe et de Marie, deux sœurs qu'il chérissait également, nous dit S. Jean. Son amitié pour la famille était tellement connue que les envoyés, en annonçant la nouvelle de la grave maladie de Lazare, dirent à Jésus ces paroles : « Celui que vous aimez est bien malade. » (Jo., XI, 3). Jésus, qui voulait manifester sa puissance divine d'une part et d'autre part donner au moribond une plus grande preuve de son

affection, attendit deux jours pour se mettre en route pour Béthanie où Lazare venait d'expirer.

Marie, que la douleur et le deuil avaient accablée, était restée à la maison, et Marthe, sa sœur, s'était rendue seule au devant de Jésus pour lui annoncer le fatal dénouement et lui reprocher indirectement son peu d'empressement à venir vers le malade quand il en eût encore été temps. Mais Jésus lui dit, pour la consoler : « Ton frère ressuscitera ; » assurance que Marthe ne sut point interpréter d'une résurrection immédiate, et qu'elle ne comprit bien qu'après le miracle.

Marie, à son tour, surmontant sa douleur et rendue plus forte par l'approche du divin ami de son frère, s'en alla aussi vers Jésus, se jeta à ses pieds, et lui dit en sanglotant : « Seigneur, si vous aviez été ici, mon frère ne serait pas mort. » Quand Jésus la vit ainsi pleurer, lui aussi frémit dans tout son être et fut en proie à la plus douloureuse émotion de sympathie et de tristesse. Puis il dit : « Où l'avez-vous mis ? » On lui répondit : « Seigneur, venez et voyez. » Et Jésus pleura.

Quelle scène sublime, m. f., et comme il nous faut être reconnaissants à Dieu d'avoir permis à son Esprit-Saint de nous la transmettre !

Voici une autre scène, moins intime, mais qui emprunte au moment où elle eut lieu je ne sais quoi de plus grandiose et de plus funèbre : c'est celle que vous avez entendu lire tout à l'heure. Elle se passe le jour des Rameaux. Jésus s'avançait sur un âne, aux acclamations enthousiastes de la foule, sur une route couverte de vêtements et de branches d'arbres, et montait à Jérusalem comme un vrai triomphateur. Si la foule était follement joyeuse, Jésus, qui savait ce que valaient de telles ovations, songeait tristement. Lorsqu'il fut proche de la ville qui allait l'immoler et se maudire elle-même, il ne put s'empêcher d'être profondément ému. Il regarda ces maisons blanches qui resplendissaient au soleil, et qui devaient bientôt connaître la vengeance de Dieu et être réduites en cendres. Puis encore une fois il pleura et dit : « Oh ! si tu avais reconnu, au moins en ce jour qui t'est donné, les choses qui regardent ta paix ! Mais maintenant, elles sont cachées à tes yeux ! »

III

M. f., voilà les larmes de Jésus ! Quels cœurs ne toucheraient-elles pas ? Les larmes qui nous viennent de nos semblables ne nous laissent jamais insensibles, et voilà qu'un Dieu a pleuré avec nous et pour nous. Soyons reconnaissants, mais n'oublions pas qu'en même temps ces larmes sont un enseignement qu'il faut recevoir pieusement, car il est éloquent et persuasif.

Elles nous disent d'abord combien Jésus nous a aimés. Les Juifs avaient bien raison d'interpréter comme ils le faisaient les larmes versées sur Lazare et de s'écrier : « Voyez comme il l'aimait ! » C'était bien en effet l'amour qui bouleversait ainsi l'âme du Sauveur et inondait ses yeux. Il faut nous en souvenir et aimer le Sauveur qui a pleuré pour nous.

Elles nous disent aussi, ces larmes, la grande part que le Sauveur prend à nos épreuves et à nos peines, surtout à nos misères spirituelles, sans doute, mais aussi à toutes les autres. Il a vraiment compassion de nous, il nous prend en pitié, il éprouve pour ainsi dire nos émotions et ne reste indifférent à rien de ce qui nous regarde. Pourquoi donc l'oublierions-nous dans nos épreuves ? pourquoi ne pas chercher près de lui la sympathie, les condoléances, les consolations que nous ne pouvons trouver dans les créatures, les créatures étant trop égoïstes et trop insensibles à ce qui n'est pas elles, trop attentives à leurs propres épreuves pour songer à partager celles des autres ? Je me figure que Marie sentit sa douleur extraordinairement divinisée et la résignation la plus calme entrer dans son âme, quand elle vit le descendant de David, celui qu'elle adorait comme le Christ, le Fils de Dieu, pleurer sur son frère comme depuis quatre jours elle pleurait elle-même. Comme Marie, m. f., nous serons soulagés dans nos peines, si nous allons, comme elle, à Jésus.

Troisième leçon, enfin : l'Evangile nous parle bien des larmes du Sauveur et en maint autre endroit de sa tristesse qui alla, dans l'agonie, jusqu'à la sueur de sang. Mais jamais il ne nous représente Jésus se laissant aller au rire, aux folles expansions de la joie.

C'est nous apprendre que la tristesse, non point une tristesse morose et affectée, mais une tristesse grave et sainte, doit dominer sur notre visage et dans notre conduite. Tant de motifs doivent nous y porter dans cette misérable vie que l'Eglise appelle « la vallée des larmes » ! La tristesse, c'est-à-dire l'épreuve, le malheur même, les fautes, atteint son but quand elle nous élève jusque là. Elle nous transforme, elle nous ressuscite comme Lazare, elle se métamorphose en bonheur.

J'ajoute encore, en terminant, une réflexion qui me semble importante, parmi les nombreuses et salutaires pensées que nous suggèrent les larmes de Jésus et que je n'ai point le loisir de vous soumettre.

Nous voyons, en effet, qu'au jour des Rameaux, ce qui provoque l'explosion de tristesse du Sauveur, ce fut l'ingratitude de Jérusalem, l'endurcissement de son cœur, ses iniquités et surtout son obstination à ne point recevoir la grâce d'en-haut.

Ne méritons pas un tel reproche, et surtout ne faisons pas ainsi pleurer Jésus. Autant ses larmes sur Lazare nous sont une consolation, autant les autres seraient pour nous un sujet de crainte. Ce serait alors le cri de l'amour blessé, le cri de ce cœur divin qui, comme il l'a dit, a tant aimé les hommes et en est si peu aimé. Ce cri, si nous ne l'entendions pas pour nous corriger et faire pénitence, traverserait les mers, monterait jusqu'au ciel, retentirait aux oreilles de Dieu, armerait sa colère et retomberait sur nous en un orage de malédiction. Ecartons de nous un pareil malheur. Ainsi soit-il.

XXXVIII

10e Dimanche après la Pentecôte

LA PURETÉ D'INTENTION

On a dit des Saints qu'ils furent des hommes qui firent moins que les autres, mais qui firent mille

fois mieux ce qu'ils avaient à faire. Pour être parfait, il n'est donc pas nécessaire de faire beaucoup et de l'extraordinaire, de se mettre en grande agitation, d'ajouter prière à prière, dévotion à dévotion, bonne œuvre à bonne œuvre. Plusieurs se l'imaginent pourtant, et aiment à compter leurs actions, leurs sacrifices, leurs aumônes, leurs oraisons. Ils sont partisans de la théorie du progrès par addition ; ils imitent plus ou moins le pharisien dont il vient d'être question. Ont-ils raison ? C'est ce que nous allons voir.

I

Sans doute, il faut employer tout son temps, et nous devons nous efforcer de multiplier les bonnes œuvres. Nous devons prier sans cesse, sans cesse nous dévouer au prochain, sans cesse nous occuper, sans cesse corriger nos défauts. Cette addition d'actes ne va pas ordinairement sans mérite, et c'est, du reste, par la répétition des actes bons que s'engendrent les bonnes habitudes, si nécessaires à la sainteté. Mais est-ce le nombre d'actions qui fait réellement le mérite ?

Non. Beaucoup se seront donné beaucoup d'agitation ici-bas, qui se trouveront les mains bien vides au dernier jour et qui n'obtiendront qu'une bien faible récompense. C'est que l'intention qui les animait n'aura pas été suffisamment pure. De l'intention, en effet, provient le mérite de nos actions. L'homme s'habitue aisément à ne juger que l'extérieur, à ne voir et à n'adorer que le succès ; Dieu, lui, voit l'intention et l'effort. L'intention de faire son devoir équivaut au devoir accompli, et l'homme de bien auquel il ne manque que l'occasion de bien faire est réellement vertueux. Les actes extérieurs, en effet, ne dépendent pas toujours de nous ; ils sont souvent à la merci des circonstances autant que de notre volonté. Ils sont, comme on a dit, une broderie sur le tissu de notre vie ; le fond de l'étoffe est fait de dispositions et de sentiments. Là est la vie, l'état habituel, la respiration et la température constante de l'âme.

Voilà pourquoi il faut bien se garder de juger le prochain d'après ce que nous voyons de sa conduite. Presque toujours nous jugerions faussement. Ce n'est pas tour d'entendement rassis, disait Montaigne, de nous juger simplement par nos actions du dehors, il faut le sonder jusqu'au dedans et voir par quels ressorts se donne le branle. Il faut juger d'après l'intention, mais c'est chose difficile, et le mieux est de s'abstenir. Aussi l'auteur des *Essais* ajoutait-il avec raison : « D'autant que c'est une hasardeuse entreprise, je voudrais que moins de gens s'en mêlassent. » Ce qui revient à la recommandation du Sauveur : « *Nolite judicare*. Ne jugez pas. » Car Dieu seul pénètre le fond des cœurs : *Deus autem intuetur cor* (I Reg., XVI, 7).

II

Or, c'est un fait malheureusement trop vrai, notre vertu est bien médiocre, même chez les meilleurs, parce que l'intention est loin d'être pure. Otons de nos misérables vertus, a écrit J. de Maistre, ce que nous devons au tempérament, à l'honneur, à l'opinion, à l'orgueil, à l'impuissance et aux circonstances ; que nous restera-t-il ? Souvent donc nous agissons par des motifs bien imparfaits, parfois par des motifs mauvais. Ainsi les pharisiens faisaient l'aumône pour être vus des hommes et estimés par eux : ils perdaient leur temps.

Quels sont donc les sentiments qui doivent inspirer nos actions ? Parmi les motifs avouables, on peut signaler l'heureuse inclination naturelle, la crainte des châtiments de l'autre vie, le désir des récompenses éternelles, le sentiment abstrait du devoir, le respect de la dignité personnelle, et enfin l'amour de Dieu.

Ils sont assurément bien inégaux et d'une valeur bien différente. Ils n'ont de valeur qu'autant qu'ils se rapportent au dernier, à l'amour de Dieu. L'amour de Dieu, voilà le motif par excellence, voilà la source de tout bien, de tout mérite ; plus une action est le fruit de l'amour de Dieu, plus elle est inspirée directement ou indirectement par cet amour, plus elle est pure, plus elle est méritoire. Dieu, en effet, étant le bien infini, aimer Dieu, c'est aimer le devoir dans sa source et sa réalité substantielle, c'est aimer la perfection morale au delà même du devoir, c'est obéir au seul amour qui ne connaisse pas d'excès et n'égare jamais ceux qui le suivent.

Et cet amour, m. f., a le privilège de contenir en lui-même tous les autres motifs et de les développer en les épurant. Il contient et développe le désir et l'amour de la récompense, car cette récompense est Dieu ; il contient et développe la crainte des peines de l'autre vie, car de ces peines la plus horrible est la privation de Dieu. Le premier de ces deux motifs se dégage ainsi de ce qu'il avait de mercenaire, il n'est plus la recherche d'un salaire et le calcul d'intérêt qui s'arrange pour acheter le moins cher possible une rémunération d'un prix infini, il est l'aspiration de l'amour à s'unir avec son objet. Le second se dégage de ce qu'il avait de servile ; la crainte n'est plus l'horreur physique pour la souffrance, mais le frisson de l'amour à la pensée de perdre ce qu'il aime, de le maudire et de l'offenser éternellement au lieu de le bénir et de lui plaire à jamais.

Le même amour contient encore et stimule la noble ambition du perfectionnement moral ; car cette ambition devient le désir, inhérent à tout amour, de devenir semblable à ce qu'on aime. Il l'épure aussi en préservant l'âme des retours orgueilleux sur elle-même, car l'amour exclut ces retours où le moi se recherche au lieu de se donner.

III

L'amour de Dieu, tel est donc le motif qui doit inspirer nos actions explicitement ou implicitement, directement ou indirectement. Tout ce qui est inspiré par cet amour est donc bon et méritoire, tout ce qui est inspiré par un autre amour est sans mérite, à moins que ce ne soit avec subordination à l'amour de Dieu, qu'il s'agisse du prochain ou qu'il s'agisse de nous-mêmes.

Agissons donc pour faire la volonté de Dieu, pour

procurer sa gloire ; agissons ou ayons l'intention d'agir, de parler, de désirer, de penser, pour honorer Jésus-Christ, la Sainte Vierge et les Saints. Agissons pour aider à la prospérité de l'Eglise, des œuvres et institutions religieuses ; agissons pour obtenir la diffusion de la foi, l'observation des commandements divins, la conversion des peuples et la sanctification des âmes. Agissons pour nous sanctifier nous-mêmes, pour nous purifier, pour expier nos faiblesses et corriger nos misères. Agissons pour le bien de la société, pour la prospérité de la patrie, pour le développement du progrès. Agissons pour être agréables et serviables à nos semblables, pour entretenir la paix et la concorde.

Car tous ces motifs se ramènent au motif de l'amour de Dieu et de l'accomplissement de sa volonté. Dieu veut toutes ces choses ; car en voulant sa gloire avant tout, il veut tout ce qui peut contribuer à cette gloire : le bien des créatures, leur sanctification, et le bon usage des biens qu'il leur a départis, à condition qu'en toutes ces choses l'homme sache faire remonter à Dieu l'expression de sa reconnaissance.

Ames qui êtes absorbées par mille préoccupations, personnes affairées, accablées par la besogne, prenez donc garde et ne mesurez pas vos mérites à la somme de vos actions. Sans doute vous faites beaucoup, mais vous ne faites rien si ce que vous faites n'est pas pour Dieu en dernière analyse. Vous faites beaucoup, et, sans faire plus, vous centuplerez votre travail si vous savez purifier vos intentions.

Et vous, âmes à la vie simple, aux journées monotones, aux travaux modestes, dont les heures s'écoulent bien occupées, c'est vrai, mais souvent à des minuties, à des choses peu apparentes, à ces mille petits riens si importants dans la vie domestique, âmes qui craignez que le Maître ne dédaigne ce que vous faites parce que, dites-vous, vous ne faites pas de bruit, vous ne remuez ni les hommes ni les choses, vous êtes solitaires, vous parlez peu, vous vous inquiétez peu des nouvelles, vous ne faites rien d'extraordinaire en fait de piété, consolez-vous et ayez confiance. Si vous vous oubliez vous-mêmes, si vous n'êtes pas les esclaves de l'amour-propre, de l'égoïsme, de la vaine gloire, de l'hypocrisie, si vous êtes humbles, patientes et résignées, et si chacune de vos actions est offerte par vous au bon Dieu, bien pure, bien nette, exempte de tout alliage, votre richesse sera grande un jour, car votre vie aura été pour Dieu, et Dieu vous en récompensera magnifiquement. Ainsi soit-il.

AUX ENFANTS DE MARIE

LXIII

LES GRANDS-PARENTS

Les grands-parents méritent de notre part le plus profond respect et la plus vive affection.

I

Les grands-parents ! Combien il y a de choses dans ces deux mots ! Si ce vieillard, si cette aïeule ont vécu chrétiennement, « leur vie à son déclin ressemble à ces soirées d'été qui ont toute la solennité de la nuit sans en avoir les ombres, tant il y a d'étoiles dans les cieux et tant elles y scintillent [1]. »

En leur présence on éprouve une vénération qui va, je dirai jusqu'au culte. C'est une habitude d'abandon et de confiance qui nous porte vers eux ; leur parole revêt quelque chose de saint, on sent qu'elle est l'écho de leur âme et celui de la vérité.

Nous devons les *honorer*, parce qu'ils sont en leur vieillesse même une image vénérable de Dieu. Cet aïeul aux traits fatigués et qui porte le poids d'une existence laborieuse et si digne, cette aïeule avec son visage régulier, ses yeux profonds, son front clair : comme ils nous parlent bien, l'un et l'autre, dans le cadre familial, d'un Dieu bon ! La longue expérience qu'ils ont acquise de la vie et mieux encore du voisinage de l'éternité, quand leurs cheveux ont déjà blanchi, confèrent à leurs paroles un surcroît d'autorité. La Sainte Ecriture nous a admirablement décrit l'honneur qui leur revient quand elle nous les représente avec leurs petits-enfants rangés autour de la table commune, « comme une plantation fleurie et féconde de jeunes oliviers. » (Ps. CXXVII, 3).

Nous devons les *aimer*. Pourquoi ? Parce qu'ils nous aiment. L'affection d'un grand-père, d'une grand'mère, loin de s'affaiblir avec les années, va toujours grandissant. Par une disposition providentielle qui comble les distances, ils aiment leurs petits-fils avec plus de tendresse encore que leurs propres enfants. En retour, quelle affection inquiète, dévouée, ne doit pas être la nôtre à leur égard ! Dès la première enfance nous nous plaisions à les entourer de nos caresses ; et c'était un charme de nous voir entre leurs bras, enlaçant des nôtres leur cou, comme une fleur délicate s'accroche à la crête d'un vieux mur. Avec le temps, notre tendresse ne fera que croître, notre délicatesse aimante sera toute leur joie. Ah ! si vous saviez, dans ces années de décadence, si tristes par elles-mêmes, quelles jouissances délicieuses inondent leur cœur quand ils se sentent comme enveloppés de l'affection de leurs petits-enfants : il semble que leur jeunesse renaisse sous vos traits !

II

Vous profiterez de toutes les heures que le ciel accorde à vos grands-parents pour les combler d'attentions, à mesure que les ombres de la vieillesse s'épaississent sur eux. Leurs conseils vous seront chers : ne sont-ils pas les conseils de la sagesse et de l'expérience, et n'est-ce pas des dernières étincelles gardées dans l'âtre du soir que jaillit la flamme du matin ? Votre affection ingénieuse trouvera pour eux mille ressources, mille délicatesses ; ils ne souffriront pas auprès de vous de l'isolement qui attriste la fin de tant de vieilles existences. En voyant les années qui tombent sur la tête vénérable et blanchie de ses aïeux, une enfant bien élevée puise dans son cœur un amour nouveau. De ce grand-père courbé sous le poids de la vie, de cette

[1] **Mgr Baunard,** ***Le Vieillard,*** **p. 205.**

grand'mère âgée et toujours souriante, elle épie chaque jour tous les mouvements, tous les regards, tous les traits, pour savoir combien de temps encore elle les conservera.

Surtout, lorsque viendra pour eux l'époque des infirmités, vous ferez tout pour adoucir leurs souffrances. Votre présence auprès de leur lit de douleur sera comme un rayon de soleil qui éclaire une journée d'hiver : elle apportera la paix et la résignation. Quand, enfin, la mort annoncée approchera, vous les préparerez à bien mourir, munis des sacrements de la Sainte Eglise. « Mes parents sont morts dans la paix du Seigneur, et j'ai l'assurance de les revoir au ciel », quelle consolation renferme ce témoignage ! Et alors quel bonheur de pouvoir se dire avec certitude, après avoir fermé les yeux de ces chers grands-parents :

De l'autre côté des tombeaux
Les yeux qu'on ferme voient encore [1].

Le bonheur le plus vrai, le plus pur, qu'ils puissent goûter dans leur vieillesse, c'est bien auprès de vous qu'ils le trouvent, dans ces jeunes et vives affections qu'ils voient éclore et s'épanouir autour d'eux. Mais la famille ne se décompose ici-bas que pour se reformer au ciel, à mesure que les liens se brisent et se dénouent au foyer domestique. Pour que nos vieux parents meurent avec le pardon du Seigneur — et vous n'aurez jamais acheté cette grâce ce qu'elle vaut — laissez-moi vous le redire, entourez-les d'une sollicitude plus attentive encore, quand arrivera pour eux le jour décisif dont dépend toute leur éternité.

* *

Soyez des enfants dévouées pour eux. Aimez-les tandis que vous les possédez, pour ne pas avoir de remords lorsque vous ne les posséderez plus ; appliquez-vous à rendre leur existence heureuse et à leur ménager une douce vieillesse.

LA PRÉDICATION DES CHOSES QUI NOUS ENTOURENT

89

La mer

Voici un prédicateur immense qui parle éloquemment lorsqu'au moment des tempêtes il fait entendre le fracas des grandes eaux. C'est la mer.

I. — L'immensité de Dieu

« *Je suis immense ; j'occupe les trois quarts de la surface du globe terrestre et par endroits à des milliers de mètres de profondeur. Quelle étendue et quelle masse d'eau ! Qu'il doit être grand, immense, Celui qui a creusé mon lit et m'y tient renfermée !* »

O hommes, que nous sommes petits devant Dieu, nous qui nous sentons si petits en face de la mer ! Qu'est-ce que Dieu ? C'est l'infini, c'est tout l'être. « Je suis celui qui est, » dit-il. Il existe par lui-même ; il a tout par lui-même et n'a jamais rien reçu de personne, puisque c'est lui qui donne à tous les autres êtres tout ce qu'ils possèdent. Son âge est l'éternité, durée sans limites et sans succession ; sa demeure est l'immensité, son domaine est tout l'univers, ses perfections sont innombrables, plus nombreuses que les gouttes d'eau de l'Océan. Toutes les eaux de la mer changées en encre et employées à écrire ne suffiraient pas pour exprimer assez dans notre langage une seule de ses perfections.

Il a toutes les perfections de ses créatures, puisque personne ne peut donner ce qu'il n'a pas, mais il les a d'une manière bien plus parfaite et à un degré infiniment plus élevé.

Comme la mer, et infiniment plus que la mer, *il est immense,* que dis-je ? il est lui-même l'immensité. Tout l'univers est dans sa pensée comme un grain de sable dans le monde sensible. Il remplit tout l'univers : *Cœlum et terram ego impleo* (Jer., III, 24). Toutes les créatures sont en lui comme le poisson est dans l'eau, vivant, subsistant en lui et par lui. Toutes sont présentes à son regard, soumises à son action. O mon Dieu, que vous êtes grand et que nous sommes petits !

II. — L'amertume de la Passion

« *Je suis un immense réservoir d'eaux amères, impotables. Bien à plaindre serait celui qui serait condamné à goûter et à absorber toute cette amertume. Eh bien ! voilà le supplice que l'humanité a infligé et continue à infliger au doux Sauveur Jésus. Par leurs péchés, les hommes lui font goûter et sentir une amertume plus grande que toute l'amertume de la mer :* Magna est velut mare contritio tua. » (Thren., II, 13).

Pendant sa Passion, Jésus a enduré toutes les souffrances, toutes les humiliations que lui ont fait souffrir ses ennemis et ses bourreaux. Mais toutes ces peines étaient peu de chose à côté de la douleur que lui ont causée les péchés des hommes. Ces péchés ont été pour le cœur de Jésus bien plus amers que ne le serait pour notre palais toute l'eau de la mer. Jésus qui connaissait tout et pour qui, à cause de l'éternité de sa nature divine, tout était présent, a senti toute la malice, l'ingratitude, la noirceur de chacun des péchés qui se sont commis déjà ou se commettront jusqu'à la fin du monde. Il n'y a pas un péché, pas une imperfection volontaire qui ne l'ait fait souffrir dans son cœur si parfaitement, si délicatement sensible. Il a donc eu pour bourreaux tous les hommes qui ont vécu ou vivront, et pour supplice tous les péchés qui ont été commis ou se commettront. Ah ! il y avait de quoi le faire tomber en agonie au Jardin des Oliviers, en face de cet horrible tableau de toutes les misères morales de l'humanité.

Mais particulièrement amers et sensibles ont été pour son cœur les manquements de ses amis comblés de ses grâces, par conséquent nos manquements à nous qui sommes les enfants gâtés de la Providence et

[1] Sully-Prudhomme.

de qui Jésus avait le droit d'attendre de meilleurs retours.

Enfin le comble de l'affliction pour Jésus a été d'assister, au Calvaire et même pendant toute sa vie, au martyre perpétuel du Cœur de sa Mère, car Marie a partagé le calice d'amertume de Jésus.

Toutes les douleurs de Jésus ont été aussi les douleurs de Marie, qui les a connues, sinon dans le détail, au moins dans leur ensemble, et dont le cœur était le plus sensible après celui de Jésus. Aussi ce n'est pas sans raison que l'Eglise appelle Marie « Reine des Martyrs », car à elle seule elle a plus souffert que tous les martyrs, son cœur étant si sensible et le sujet de sa peine si affreux. Et tout cela Marie l'a souffert pour nous, afin de coopérer à notre Rédemption et de nous enfanter à la vie divine.

Il convient donc et il est très utile que nous pensions souvent à ces douleurs de notre Mère. Marie elle-même a inspiré la fondation des religieux Servites et leur a donné pour programme de méditer, prêcher ces douleurs et d'y compatir. L'Eglise, dans le cours de l'année liturgique, célèbre deux fêtes des douleurs de Marie, pour nous rappeler combien nous avons coûté à cette bonne Mère, combien nous devons lui être reconnaissants et combien nous devons avoir peur de lui causer de nouvelles douleurs.

III. — La tempête

« Par elles-mêmes mes eaux sont calmes, mais quand un vent puissant souffle obliquement sur elles, elles se soulèvent en vagues formidables, avec un fracas épouvantable. Chrétiens, ces tempêtes sont l'image de celles que l'enfer et les passions mauvaises soulèvent dans le monde des âmes. Prévenez-les si vous le pouvez, ne vous y exposez pas ; si vous êtes surpris par elles, tenez ferme le gouvernail de votre navire et appelez à votre secours celui qui commande aux vents et aux flots. »

La mer calme et tranquille, c'est l'âme qui s'avance doucement vers le ciel. Mais pour les âmes le calme complet est bien rare. Chacune d'elles renferme une passion qui peut à tout instant y soulever des orages et la ballotter, par toutes sortes de tentations et d'émotions violentes, au milieu des vagues, à travers les écueils, au-dessus des abîmes.

En outre, les tempêtes qui s'élèvent dans les âmes des autres peuvent nous entraîner, nous aussi, dans leurs remous et agiter ainsi par moments toute une paroisse, tout un pays, comme cela a lieu maintenant en Russie et récemment au Mexique.

L'enfer se sert de toutes ces tempêtes locales ou généralisées pour lancer des vagues furieuses contre l'Eglise qui, conduite par le Vicaire du Christ, traverse la mer du monde pour conduire les âmes au port du salut. Par moments, elle semble être sur le point de sombrer.

N'ayons pas peur pour elle. Depuis dix-neuf siècles, sa nacelle a fait face à tous les orages et a continué sa course. Elle peut perdre en route quelques-uns des passagers qu'elle transporte, ceux qui ne s'attachent pas assez fortement à elle par la foi et l'obéissance. Malgré toutes les tempêtes elle continuera sa route, jusqu'à ce que le nombre des élus soit complet.

Mais les âmes soulevées par les vagues des passions et ballottées au milieu des tempêtes, peuvent être englouties et périr dans les flots, et beaucoup périssent en effet. Si nous voulons échapper au naufrage, tenons-nous attachés fortement à la barque de Pierre ; quand cette barque sera plus menacée, appelons à notre secours celui qui commande aux flots. Quand l'orgueil, la cupidité, la haine ou l'amour des mauvais plaisirs nous assaillent, ne lâchons pas la boussole de la foi, jetons en Dieu l'ancre de l'espérance, confions à l'amour la direction du gouvernail.

Si parfois une vague plus forte nous jette dans les flots, saisissons vite la planche de salut que Jésus nous offre dans le sacrement de Pénitence et dans le repentir ; ainsi nous éviterons de sombrer pour l'éternité.

IV. — Le déchaînement des passions

« Mes flots énormes et mes forces indomptables arrêtent cependant leur furie et brisent leurs vagues écumantes contre un petit lit de sable pour obéir à Celui qui m'a dit : « Tu viendras jusqu'ici, mais tu n'iras pas plus loin. » A mon exemple, tout le monde sensible obéit à Dieu et se conforme à l'organisation établie par lui. Toi seul, ô homme, chétif ver de terre, tu oses te redresser contre ton Dieu et lui dire en face : « Non serviam ! » *Pauvre fou, que te rapportera ta révolte ? »*

Depuis des siècles, la mer obéit et respecte les limites que Dieu lui a tracées et même on l'a vue plusieurs fois faire acte d'obéissance en calmant instantanément ses flots en colère sur l'ordre de Jésus ou à la prière de ses Saints.

Dieu a fixé aussi de douces limites aux vagues des passions humaines déchaînées : celles de l'amour de Dieu et du prochain. Ces limites maintiendraient l'humanité dans la paix et la fraternité si elles étaient respectées.

Mais les hommes, poussés par l'enfer et ses suppôts, les orgueilleux, les cupides, les haineux, les débauchés, ne veulent pas de ces limites. Qu'est-ce que cela leur vaut ? Nous en avons eu un exemple récent. Tout l'univers a été secoué, bouleversé par la grande guerre. Pendant quatre ans, on a vu des millions d'hommes massacrés, des milliers de villes et de villages anéantis, des territoires immenses dévastés, le monde entier dans l'épouvante, la confusion et les larmes. La Russie a eu le cataclysme du bolchevisme qui l'a démoralisée, ruinée, ensanglantée, dépeuplée et replongée dans la barbarie. Nous avons encore aujourd'hui devant nous la vague montante du communisme qui veut nous ramener à la sauvagerie et faire des hommes un troupeau de bêtes féroces acharnées les unes contre les autres, s'entre-déchirant et s'entre-tuant pour s'arracher quelques misérables biens qui ne peuvent être à tous.

Quand donc les hommes comprendront-ils que

le salut pour eux est dans la loi infiniment sage de l'amour de Dieu et de la charité fraternelle ?

V. — Les marées

« *Deux fois par jour, mes eaux montent et descendent sous l'action combinée des attractions de la lune, de la terre et du soleil : ce sont les marées. Toi aussi, ô homme, tu es tiraillé par deux grandes attractions qui te font monter ou descendre, l'une venant d'en haut, du Père céleste et du Christ Jésus attaché sur la croix, l'autre venant d'en bas, des faux biens et des mauvais plaisirs. Oh ! soustrais-toi à l'attraction d'en-bas pour l'abandonner entièrement à l'attraction venant d'en haut, pour que tu n'aies que des marées montantes, jusqu'à ce que tu ailles trouver le repos en Dieu.* »

Le monde sensible est composé d'une multitude d'êtres variés qui, rapprochés ou éloignés, s'attirent ou se repoussent, agissent chimiquement ou physiquement les uns sur les autres. Avant la faute d'Adam, toutes ces actions sagement calculées par Dieu produisaient l'équilibre universel, l'ordre parfait pour le service de l'homme qui, par le spectacle de tant de merveilles faites pour lui, était attiré lui-même vers le Créateur.

Mais depuis la chute d'Adam et d'Eve, l'homme s'étant retiré du service de Dieu, les créatures, tout en lui parlant encore de Dieu dans un langage souvent incompris, au lieu de pousser les hommes vers Dieu, les détournent souvent en les attirant vers elles-mêmes. Aussi, au lieu de rester dans l'ordre établi par Dieu pour le service de l'homme, souvent elles amènent dans la nature des désordres, des cataclysmes. Mais Dieu, toujours bon, même pour les hommes révoltés, fait rentrer ces désordres dans l'ordre en les faisant servir à l'épreuve sanctifiante des bons et à la punition des méchants.

Dieu lui-même intérieurement, par sa grâce, exerce souvent directement ses attractions sur les cœurs. Et pour faire mieux encore, il a envoyé son Fils se faire homme, souffrir et mourir pour nous sur une croix, pour être par son amour crucifié et par son Sacré-Cœur le souverain aimant des cœurs : *Et ego, si exaltatus fuero a terra, omnia traham ad meipsum* (Jo., xii, 32).

Nous voilà donc placés au milieu de toutes ces attractions, les unes venant de Dieu pour nous sauver, les autres venant des créatures pour nous détourner de Dieu et nous perdre.

Aucune d'elles ne force notre volonté : elles agissent puissamment sur nous tout en nous laissant la liberté de notre choix pour nous en laisser le mérite. Défendons-nous bien contre les attractions mauvaises et laissons-nous conduire docilement par les attractions de la grâce de Dieu et de Jésus.

VI. — La vanité des créatures

« *Depuis des siècles, je reçois sans cesse dans mes eaux amères les masses d'eaux douces que m'amènent des centaines de fleuves et de rivières ; je ne me remplis pas davantage et je ne perds rien de mon amertume. Depuis des siècles aussi, les hommes qui ont passé sur la terre n'ont cessé, pour trouver le bonheur, de faire couler dans leurs cœurs les fleuves des richesses, des plaisirs, des honneurs, et jamais leurs cœurs n'ont pu être remplis et la vie pour eux n'en a pas été moins amère. Les flots des faux biens sont devenus pour eux, comme pour l'impie Antiochus, des flots de tristesse :* In quos fluctus tristitiæ deveni (I Mach., vi, 11). *Les déceptions de tes devanciers, ô homme, ne devraient-elles pas t'instruire et t'apprendre à te retourner vers Dieu ?* »

L'âme humaine est un abîme que rien de fini ne peut remplir. Elle a été créée pour l'infini. Il lui faut Dieu. « Vous nous avez fait pour vous, s'écrie S. Augustin, et notre cœur est tourmenté tant qu'il ne se repose pas en vous. » Pour apaiser la soif de notre âme, il lui faudra le torrent des voluptés divines dont Dieu abreuvera ses élus. Si nous voulons chercher notre bonheur dans les créatures, pour une petite goutte de miel que nous trouverons en elles il faudra absorber ensuite un océan de fiel. Quelle folie !

VII. — Le cours des bienfaits divins

« *Ce qui m'arrive à plein lit par les fleuves, je le renvoie à la terre en vapeur, puis en pluies douces et fécondantes et de nouveau la terre me le renvoie par les fleuves. Voilà, chrétien, le commerce constant qui devrait exister entre Dieu et toi. Tu reçois de Dieu la pluie de ses bienfaits, tu devrais les faire remonter vers lui par la reconnaissance et les hommages de ton cœur, et Dieu, content de toi, t'enverrait sans cesse de nouveaux et plus grands bienfaits.* »

Tout ce que nous avons dans l'ordre naturel et surnaturel, nous vient de la munificence divine. Nous n'avons rien que nous n'ayons reçu et nous avons beaucoup reçu, surtout dans les paroisses restées chrétiennes. Comme la mer fait remonter vers le ciel, par l'évaporation, les eaux que le ciel lui envoie par la pluie et par les fleuves, de même, nous qui sommes en quelque sorte inondés par la pluie des grâces divines, nous devrions faire remonter vers Dieu les vapeurs embaumées de nos adorations et de nos actions de grâces, pour faire retomber sur nous une pluie de nouvelles grâces.

Nous replier sur nous-mêmes en jouissant des biens reçus sans regarder vers Celui qui nous les envoie, c'est arrêter le cours des bienfaits divins. C'est être ingrat, et l'ingratitude est comme un vent desséchant qui tarit la source des grâces. Dieu se détourne des ingrats parce qu'ils ne méritent plus que sa colère en rendant inutiles pour sa gloire les biens qu'il leur envoie. « L'ingratitude, dit S. Bernard, est l'ennemie de l'âme, l'extinction des mérites, la suppression des vertus, la perte des bienfaits. Elle dessèche la source de la piété, la rosée de la miséricorde, les fleuves de la grâce. Elle est un vice meurtrier, l'ennemie de la grâce et du salut. Je vous le dis et je crois être dans le vrai en le disant, rien ne déplaît autant à Dieu, surtout chez ses enfants bien-aimés, car elle ferme l'accès à de nouvelles grâces. »

Où en sommes-nous sur ce point ? Hélas ! qu'ils sont nombreux ceux qui mériteraient qu'on leur grave sur le front avec le fer rouge l'épithète : « ingrat, » parce qu'ils ne savent pas dire : « *Deo gratias* » !

VIII. — Les moyens de transport

« *Je semble être un obstacle infranchissable, empêchant les communications entre les continents. Mais voilà que, grâce aux inventions nouvelles, ce sont mes flots eux-mêmes et l'atmosphère qui m'entoure qui sont la route de grande communication activement suivie. Les sous-marins nagent au fond de mes eaux, les bateaux les sillonnent à leur surface, les avions les survolent. Chrétien, tu as aussi sous-marin, bateau et avion à ta disposition pour traverser la mer dangereuse de ce monde. Sache t'en servir pour arriver au port de la céleste patrie. Jésus a été le premier et le plus habile inventeur en faveur des âmes.* »

Le *bateau* à notre disposition pour voguer sûrement à travers les flots de ce monde, c'est la barque de Pierre, le vaisseau dont le pape, successeur de Pierre, tient d'une main ferme et sûre le gouvernail et contre lequel les efforts de l'enfer ne prévaudront jamais. Ce vaisseau conduit sûrement au port les âmes dociles et obéissantes.

Le *sous-marin* qui vogue en se cachant sous les flots, c'est l'humilité, qui, se mettant au-dessous de tous, nous élève au-dessus de tout et nous fait traverser les fanges de l'impureté sans les laisser pénétrer dans notre âme. Cachons-nous, en nous faisant tout petits, dans ce sous-marin, pour échapper aux coups de l'ennemi qui ne peut atteindre que ceux que l'orgueil expose à ses traits.

L'*avion* léger, puissant et agile qui, en un instant, peut nous faire traverser les Océans et nous élever jusqu'au ciel, c'est l'amour, qui sert d'ailes à notre âme et est en même temps la force motrice qui donne une puissance divine à ces ailes.

IX. — Les gouffres

« *Je suis maintenant voie de communication, mais non voie sans dangers. Mes eaux cachent presque à leur surface des rochers contre lesquels les vaisseaux peuvent se briser, et la rencontre de deux courants produit par endroits des tourbillons dans lesquels peuvent venir s'engouffrer les vaisseaux. Dans les paroisses il y a aussi des écueils, des gouffres redoutables où la barque de beaucoup d'âmes risque de sombrer. Soyez donc sur vos gardes.* »

Parmi les gouffres que le saint Curé d'Ars signalait à ses paroissiens et qu'il mit tout son zèle à fermer, car ils sont les *entonnoirs* de l'enfer, nous avons déjà signalé les bals ; il reste aujourd'hui à parler des cabarets.

Les cabarets sont de véritables gouffres.

1o *Gouffre des santés* pour beaucoup d'hommes et pour leurs enfants et petits-enfants, à cause du poison de l'alcool qu'on absorbe en trop grande quantité et à cause des nombreux poisons que renferment les boissons falsifiées.

2o *Gouffre pour la fortune publique.* Il y a en France près d'un million de maisons patentées où l'on absorbe vins et liqueurs et où on les achète pour les emporter à la maison. Les neuf dixièmes de ces vins et liqueurs sont absorbés sans aucune nécessité et même sans aucune utilité, plutôt avec dommage, d'une manière ou de l'autre. Les tenanciers de ce million de débits vivent de ce commerce, eux et leur famille, et même ils prospèrent. Ils soutirent donc pour cela des milliards de la bourse des particuliers.

Ces débits occupent des millions d'hommes et de femmes qui, au lieu de faire un travail productif, ne sont occupés qu'à verser à boire ou à vendre des poisons alcooliques.

Dans ces débits, des millions de travailleurs perdent un temps précieux et se rendent bientôt et bien avant le temps incapables de travailler. Ajoutez à cela tout ce que l'alcoolisme fait perdre de temps et d'argent aux familles et à la descendance des buveurs, par les maladies, infirmités et autres misères morales dont l'alcoolisme est la cause. Et vous pourrez constater que si on fermait pendant quelques années en France les débits de boissons alcooliques, l'économie réalisée de ce chef permettrait de payer toutes les dettes de notre pays et de le rendre prospère pour l'avenir.

3o *Gouffre pour la moralité publique.* En effet, si les cabarets sont fréquentés par quelques honnêtes gens, ils le sont surtout par toute la lie de la société, par tout ce qu'il y a de taré, qui se permet d'y tout dire et souvent d'y tout faire. Si un ange écrivait tout ce qui se dit et tout ce qui se fait pendant une semaine dans un cabaret bien achalandé, quelle collection édifiante de propres et charitables conversations vous auriez ! « *Nolite inebriari vino, in quo est luxuria.* Ne vous enivrez pas de vin, car il entraîne la luxure, » écrit S. Paul (Eph., v, 18).

4o *Gouffre de la religion.* C'est au cabaret qu'après le sermon du dimanche à la messe se font les contre-sermons ; c'est là que les prôneurs d'impiété et d'hostilité religieuse ont la parole et qu'ils s'en servent copieusement.

5o *Gouffre de l'union, de l'accord dans un pays.* C'est au cabaret que se donnent libre carrière la jalousie, la haine, la rancune. C'est là que se propagent les mensonges, les médisances, les calomnies contre le prochain, que se fomentent les cabales, que se forment les petits partis de commune.

C'est là surtout qu'on met en fermentation les ouvriers contre les patrons, les miséreux contre ceux qui possèdent. Quels puits de division et de discorde sont les cabarets !

6o *Gouffre pour la paix et le bonheur des familles.* Neuf fois au moins sur dix, c'est par le cabaret, par les trop longues stations ou par les excès que fait le mari, que commence la froideur, la désunion entre les époux ; c'est le cabaret aussi qui est souvent la cause que les affaires du ménage sont mal dirigées, que les parents perdent le respect et l'autorité dont ils ont besoin pour maintenir chez eux une agréable vie de famille.